

## Brèves littéraires

### La femme diluée

Johanne Bédard

---

Numéro 56, automne 2000

URI : [id.erudit.org/iderudit/6448ac](http://id.erudit.org/iderudit/6448ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN 1194-8159 (imprimé)  
1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bédard, J. (2000). La femme diluée . *Brèves littéraires*, (56), 13–14.

---

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## JOHANNE BÉDARD

### *La femme diluée*

Elle a l'air las. Elle repasse une chemise d'homme avec beaucoup d'attention et de soins. Elle semble avoir la mi-trentaine. Elle fait dos à la fenêtre. Une fenêtre oblongue d'un sous-sol de banlieue. Qui est cette femme ? Elle me rappelle vaguement quelqu'un, sauf que l'autre était différente.

Je me demande ce qu'est devenue cette autre à laquelle je pense. Elle était insatiable d'apprendre, toujours à lire ou à écrire. Elle avait beaucoup voyagé pour son âge, or ce n'était rien comparé à tout ce qu'elle voulait voir. Les capitales la fascinaient. Lorsqu'elle visita la France et l'Angleterre, notamment, elle ne s'arrêta qu'à Paris et à Londres. Elle n'avait pas de temps à perdre avec la campagne française ou anglaise, disait-elle. Elle rêvait d'être correspondante à l'étranger, elle aurait ainsi pu y vivre par périodes d'un an ou deux. Elle était si incurablement urbaine qu'elle adorait New York, surtout Manhattan. Son amour des capitales lui venait de son goût pour le cosmopolitisme, le bouillonnement des cultures, la collision des visions du monde. Elle se nourrissait d'art et avait peine à choisir entre la peinture et la littérature. Alors, gloutonne, elle se gavait des deux. Elle était toujours si occupée.

Il y a longtemps que je n'avais pensé à cette femme. Qu'est-elle devenue ? A-t-elle atteint ce qu'elle poursuivait furieusement ? Cette femme-ci, dans son sous-sol, me la rappelle, je me demande pourquoi. Elles sont si dissemblables. Jamais l'autre n'aurait vécu en banlieue, mièvre compromis sans avantage entre la campagne et la ville, disait-elle. Jamais l'autre non plus n'aurait mis tant d'application dans une activité aussi banale que de repasser une chemise. Et une chemise d'homme en particulier, car elle avait juré de faire honneur aux suffragettes anglaises et de poursuivre la cause de l'avancement des femmes. Le féminisme était inné chez elle, mais était-ce du féminisme ? Je crois que c'était plutôt une farouche résistance à toute forme d'oppression, à toute forme de domination. Elle avait été responsable des communications du groupe d'Amnistie internationale de l'université qu'elle avait longuement fréquentée. Certains la taquinaient d'ailleurs à propos de l'université : allait-elle un jour considérer qu'elle en savait assez pour cesser d'y aller ? Ce à quoi elle répondait, étonnée, mais il y a tant à apprendre...

La femme du sous-sol soupire, elle prend une autre chemise. Elle semble écrasée sous son panier à repassage. Le panier à repassage d'une petite famille nucléaire. Une petite famille toujours prête à éclater... BING ! BANG ! C'est le big bang : le chaos duquel un ordre nouveau émergera. La petite famille nucléaire explose et je la reconnais. La femme du sous-sol, c'est la femme que j'ai connue jadis ; et cette femme, c'est moi avant que je ne sois diluée.